

leurs oppresseurs. Le secret de la conspiration fut si bien gardé qu'ils s'étaient emparés de la citadelle qui domine la ville avant qu'il eût été rien soupçonné de leurs projets. Ce succès avait mis dans leurs mains l'artillerie, les munitions, les trésors de l'état. Si dans ce moment les partisans sur lesquels ils avaient dû compter eussent fait le moindre mouvement qui pût donner de l'inquiétude au divan, le temps que la régence aurait employé à délibérer eût été mis à profit par les conjurés pour s'affermir dans leur acquisition. Tout restant tranquille, il fut facile de réunir contre eux ce qu'on avait de moyens de guerre; ils furent forcés dans leur poste, et passés au fil de l'épée: une loi solennelle déclara leurs semblables incapables de jamais servir. Le besoin fit depuis révoquer le décret; mais en laissant toujours subsister les restrictions qui avaient occasionné les troubles.

La région où se trouve Alger fut autrefois divisée suivant les intérêts ou les caprices des peuples qui lui donnèrent successivement des lois. Maintenant elle est partagée en trois parties, celle de l'est, celle du sud et celle de l'ouest; chacune a son gouverneur, qu'on appelle bey. Le dey a retenu sous son administration immédiate Alger, et un territoire plus fertile qu'étendu. La province de l'orient est presque aussi étendue que des deux autres réunies; elle se

prolonge assez avant dans le Sahara. Au milieu de quelques montagnes que la nature a formées dans une partie du désert sont deux assez grands districts, le premier nommé Zaab peu éloigné de l'Atlas, et le second appelé Vadreag beaucoup plus loin. L'un et l'autre comptent un grand nombre de villages bâtis de boue, et où l'on ne vit guère que de dattes. Cette misère n'a pas détourné Alger d'y établir sa domination. Ses insinuations plutôt que ses armes ont décidé les habitans de Vadreag à lui payer un léger tribut; mais la plus grande partie de Zaab a maintenu son indépendance. Il n'y a que son chef lieu Biscara et quelques bourgades voisines qui aient subi le joug. On y a construit une espèce de fort, défendu par une faible garnison, par six mauvais canons, et par des mousquets assez lourds pour avoir besoin d'affût.

Depuis que les Bisqueris sont devenus sujets ou tributaires de la république, Alger les voit arriver en foule; ils y sont bateliers, palefreniers, portefaix et domestiques; ils ont durant la nuit la garde des boutiques et des portes qui séparent les quartiers. Après avoir fait une petite fortune dans les professions regardées comme abjectes, ils regagnent leur patrie, où ils jouissent de la considération bien ou mal à propos accordée partout aux richesses.

Dans l'intérieur du pays, entre la mer et l'Atlas, il y a plusieurs montagnes dont les

habitans ont pu et ont su conserver leur liberté. Ces montagnes sont en si grand nombre qu'il faut se borner à parler des plus remarquables.

Assez près des frontières de Tunis, mais sur le territoire d'Alger, est Gellah, village considérable bâti sur une haute montagne pointue, où l'on ne peut monter que par un chemin fort étroit et très-difficile. Ce lieu, qu'on ne pourrait réduire que par surprise ou par famine, auquel on n'a jamais demandé de tribut, et dont aucun soldat n'a jamais approché, sert de temps immémorial d'asile aux mécontents, aux rebelles, et aux criminels des deux royaumes. Ils y sont bien traités et en sûreté jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à se justifier ou à obtenir leur grâce. Des plaines fertiles, bien arrosées, remplies de ruines, autrefois très-peuplées et très-cultivées, entourent Gellah.

Le mont Aurax ou Corax, comme les Turcs le prononcent, doit être le *mons Audus* de Ptolomée, ou le *mons Aursasius* du moyen âge; il est au sud de Constantine. Ces montagnes forment une longue suite de hauteurs coupées par de petites plaines et par des vallées. On leur donne cent trente milles de circonférence. Le côté septentrional est forcé de payer régulièrement un impôt aux troupes envoyées pour l'exiger; mais jamais le gouvernement n'a pu obtenir ni argent ni soumission des autres parties, re-

gardées comme inaccessibles. Cette tribu, qui porte le nom de Néardie, a une autre physionomie, une autre couleur, d'autres habitudes que ses voisins. Ses membres ont tous le teint clair, les cheveux rouges, les yeux bleus. Tous sont extrêmement sauvages et se laissent très-difficilement approcher par des étrangers; tous portent entre les deux yeux une croix grecque faite avec de l'antimoine; tous pensent que leurs ancêtres étaient chrétiens, et tirent vanité de cette origine. On a soupçonné que c'était un reste de Vandales, qui, dispersés par Bélisaire, s'étaient réunis avec le temps dans cette contrée, regardée comme la plus belle et la plus fertile du royaume.

Au centre de ces montagnes se trouve Tezzoute. Cette ville paraît avoir eu huit à neuf milles de circonférence. Le temps y a respecté sept portes, une grande partie des murailles, et plusieurs monumens qu'on doit croire avoir été élevés depuis le règne d'Adrien jusqu'au règne de Maxime. Un seul de ces édifices, supporté par des colonnes d'ordre corinthien, paraît être l'ouvrage d'un grand architecte. L'élévation de ses portes fait soupçonner qu'on y mettait ou les éléphants, ou la catapulte, ou quelque autre machine de guerre. Sur la pierre qui sert de clef au cintre de la principale entrée, est un bas-relief représentant l'étendard d'une légion avec ces mots *legio tertia Augusta*. Cette

inscription et quelques autres à demi effacées ont persuadé aux meilleurs critiques que la Tez-zoute des modernes devait être la Lambeze des anciens.

Le Come fut autrefois une espèce de royaume. Ses souverains eurent une grande part aux conquêtes que firent en Europe les Arabes. L'ambition des Barberousse leur donna de l'inquiétude pour leurs possessions. Cette crainte les détermina à former des liaisons étroites avec l'Espagne; et ils envoyèrent des guides, des vivres et des troupes à Charles-Quint, lorsqu'ils apprirent les malheurs qui lui étaient arrivés à Alger. Le ressentiment qu'eurent les Turcs de cette conduite les détermina à entrer en armes dans le Come. Le prince qui y régnait alors, ne se sentant pas assez fort pour résister, acheta la paix et donna son fils en otage. Sa fille épousa depuis Hassan-Pacha, et ce mariage, imaginé pour rapprocher les cœurs, ne servit qu'à les aigrir davantage.

Après cette union, les habitans du Come se portèrent en foule à Alger, où ils étaient bien reçus par Hassan. Ils lui demandèrent la permission d'acheter des armes à feu, l'obtinrent et en abusèrent. La milice, craignant que ces moyens de destruction ne fussent un jour tournés contre elle, demanda qu'on mît fin à cette liberté. La requête ayant été rejetée, l'on saisit le chef imprudent; on l'envoya chargé de fers à

Constantinople, et on l'y accusa d'avoir voulu, avec le secours de son beau-père, s'emparer d'une des plus belles et des plus fidèles provinces de l'empire.

Un si grand éclat fit comprendre au Come que la rupture avec son trop puissant voisin serait éternelle. Cette persuasion le jeta dans les bras de la cour de Madrid, à laquelle il livra Tamagus, le seul port de mer qui fût en sa puissance. Alger n'eut besoin ni de beaucoup de temps ni de beaucoup d'efforts pour retirer ce poste important des mains où il avait passé; mais il fallait pour sa tranquillité entière que les deux alliés ne pussent avoir aucune communication. On la rendit impraticable en s'emparant de tout ce que le Come possédait sur les bords de la Méditerranée et dans la plaine. Ce peuple fut alors réduit à ses montagnes, la plupart assez fertiles, où il a conservé jusqu'ici une entière liberté. Plusieurs deys, fatigués du pesant fardeau du gouvernement ou alarmés pour leur tête, s'y sont furtivement retirés, et y ont joui, jusqu'à la fin d'une carrière plus ou moins prolongée, de toute leur fortune et du repos qu'ils étaient venus chercher.

Les Zvovah occupent une vaste étendue de montagnes escarpées et fertiles. Ce sont les plus riches, les plus nombreux, les plus vaillans Kabyles de la province. Aucune ruine n'indique que l'antiquité ait construit de somptueux édi-

ficessur leur territoire ; mais ils y ont eux-mêmes formé des écoles , élevé des tombeaux décens à leurs plus vertueux personnages , et bâti des villages beaucoup moins dégoûtans que ceux du reste du pays. On ne devine pas par quel artifice les Turcs étaient parvenus à se procurer un fort chez des gens si passionnés pour la liberté. Ce qui est sûr , c'est qu'il fallut bientôt l'abandonner. On fut même réduit à placer des postes sur leur voisinage pour préserver de leur incursion les cantons soumis.

Les Beni-Abbas , peu éloignés de Zvovah , et qui originairement n'étaient guère moins puissans qu'eux , aspirèrent à la même indépendance. Une fabrique d'armes à feu et des manufactures de laine plus que suffisantes pour leur vêtement leur inspiraient principalement cette ambition. En 1557 ils refusèrent le tribut qu'ils étaient dans l'habitude de payer , et se disposèrent à soutenir leurs prétentions par la force. Hassan-Pacha venait de détruire une armée aux portes de Moustaganem. Il proposa aux prisonniers qu'il avait faits de prendre le turban , d'être libres , et de le suivre dans une expédition où on pouvait espérer du butin , de l'avancement et de la gloire. Ces motifs furent pour ces malheureux plus forts que l'attachement à leur religion. Avec ses anciens et ses nouveaux soldats , le général algérien attaqua les Beni-Abbas. La victoire balança long-temps

entre les deux armées. Elles ne se décida pour les Turcs qu'après qu'Ud-ul-Aziz , le chef des rebelles , eut été tué.

Il ne fut demandé aux vaincus , ni arrérages , ni dédommagement , ni même de redevance pour l'avenir ; mais on voulut s'assurer de ceux de leurs défilés où passent nécessairement les camps qui vont lever les impositions à l'est. Cette espèce d'esclavage aigrit avec le temps les Beni-Abbas. De son côté le gouvernement exigea des contributions. Des prétentions si opposées ont souvent donné lieu à des hostilités. Elles sont toujours très-onéreuses pour Alger , parce qu'elles arrêtent ou gênent ses opérations , et qu'il lui faut employer de grands moyens contre une nation qui , sans effort , peut mettre en campagne trois mille hommes de pied et quinze cents chevaux.

Lors même que les Turcs sont en paix avec les Beni-Abbas , leur autorité est si mal établie dans la partie de leur domination remplie de montagnes qu'on ne peut aller d'Alger à Constantine , la route la plus fréquentée du royaume , qu'en grandes caravanes , et qu'il n'y aurait pas même de sûreté pour elles sans la précaution qui a été prise d'élever un grand nombre de forts , qui ont tous une garnison. Le premier de ces châteaux est à une journée à l'ouest de Constantine , dans un village appelé Mila ; le second à Messila , à trois journées de Mila ;

le troisième à Zeiton, petite ville à une journée de Messila; le quatrième à Lupsiré, ville médiocre à deux journées de Vuad-Zeiton; le cinquième à Garommès, à deux journées de la capitale de la république. Il y a même dans ce long chemin un passage dont on n'a jamais pu se rendre maître; c'est un défilé d'un demi-mille de long, de six à sept pieds de large, dominé des deux côtés par des rochers très-escarpés et d'une hauteur prodigieuse. On le nomme Libaud ou portes de fer. Comme cent hommes y pourraient arrêter éternellement l'armée la plus formidable, les troupes algériennes ne s'y sont jamais engagées sans avoir acheté la permission d'occuper passagèrement le sommet des montagnes.

Les Arabes errans dans le plat pays, principalement sur les bords des rivières, sont beaucoup moins indociles que les montagnards même qui n'ont pas réussi à secouer le joug. Cependant, comme leur soumission est toujours forcée, il faut qu'annuellement des camps nombreux leur rappellent leur dépendance, les fassent rentrer dans l'ordre s'ils s'en étaient écartés, et leur arrachent des contributions proportionnées ou supérieures à leurs facultés.

La plus connue de ces tribus est celle des Yanmeha. Elle est puissante, généreuse, polie, vaillante et soldée par le bey pour le suivre dans ses expéditions. Quoique ce soit contre les autres

Arabes qu'on emploie ordinairement ses talens militaires, ses services ont été plus d'une fois utiles dans les guerres entreprises contre Tunis. Ce peuple occupe, dans l'orient de la province, une plaine très-étendue, d'une fertilité remarquable, et si bien arrosée qu'il s'y trouve à peine un arpent de terre sans une source ou sans un ruisseau. La population y fut autrefois immense, et le nombre des villes fort considérable. Il n'est resté de tant de splendeur que des décombres et de loin à loin quelque inscription. Les Vandales et leurs successeurs ont tout ravagé et tout détruit. La seule des grandes cités, dans cette vaste contrée, qui ne soit pas tombée dans un oubli entier, c'est Constantine.

Quelques savans prétendent que cette ville fut fondée et nommée Cirta par les Phéniciens avant même l'arrivée de Didon en Afrique. Ce fut avec le temps la capitale des Numides Massiliens. Gala, Massinissa, Micipsa y tenaient leur cour. Le dernier y attira les Grecs et les arts, et la rendit si florissante qu'au rapport de Strabon il pouvait sortir de ses murs vingt mille fantassins et dix mille cavaliers. On l'appela Cirta-Julia après que César s'en fut rendu le maître. Des calamités dont on ignore les détails l'ayant renversée en tout ou en partie, Constantin, auquel on ne peut refuser le titre de grand, bien qu'il ait immolé à sa jalousie, à son orgueil, à son ambition, sa femme, son fils

ainé et son beau-frère ; Constantin la rétablit, la décora, et lui donna son nom, s'il faut en croire Aurélius Victor. Elle eut souvent des souverains particuliers sous les Arabes. Tunis s'en empara en 1420, et ne la perdit que lorsqu'elle passa sous la domination des Turcs.

Le pays qui l'entoure est ouvert, riant, varié, arrosé. Il fournit abondamment à dix-huit ou vingt mille citoyens tout ou presque tout ce qui est nécessaire au soutien, à l'agrément même de la vie.

La place bâtie à quarante-huit milles de la mer, sur la pointe d'une langue de terre étroite et élevée, est défendue de trois côtés par des rochers inaccessibles, par des ravins profonds, par une rivière escarpée, et au sud-ouest par des fortifications entassées les unes sur les autres. On la croyait anciennement inexpugnable, et elle l'est encore pour les nations qui voudraient l'attaquer, malgré l'état de dégradation où sont les ouvrages. Aucun genre de magnificence ne manquait dans la ville ; aqueducs, citernes, bains, ponts, temples, portiques, bas-reliefs, statues, arcs de triomphe, tout s'y trouvait réuni. Le peu de tant de monumens augustes qui a échappé aux ravages du temps, à la férocité des barbares, à l'insouciance des possesseurs actuels, et qui ne leur a échappé que très-dégradé, augmente les regrets qu'il est impossible de refuser à de si grandes pertes.

Constantine est le séjour ordinaire du gouverneur de la province. Il a trois cents Turcs et quinze cents Maures à ses ordres et à ses gages. A l'époque où il doit parcourir son département pour lever les tributs, on lui envoie d'Alger le nombre de janissaires nécessaire pour soumettre les difficultés qu'il pourrait trouver.

A quelque distance de Constantine est Taggou-Zinah, l'ancienne *Diana veteranorum*, où se voit un arc de triomphe d'ordre corinthien, et un peu plus loin Madrashem, qui servait de sépulcre aux rois numides. Quoique leurs tombeaux aient été cent fois bouleversés par l'Arabe errant qui espérait y trouver de grands trésors, ils forment encore une masse d'architecture et de sculpture assez imposante pour fixer les regards d'un voyageur capable de juger de ce qui fut par ce qu'il voit.

La province du midi ou de Titteri a peu d'étendue. Le terrain y est beaucoup moins inégal que dans les deux autres. Depuis la mer jusqu'à cinq ou six lieues dans les terres, le pays est parfaitement uni. Là se trouve une chaîne de montagnes escarpées qui coupe de l'est à l'ouest le gouvernement entier. Après l'avoir traversée on rentre dans une vaste plaine qui continue jusqu'au Sahara.

Assez avant dans ce désert habitent les Mozabis. Leur idiome est celui des montagnards, et leur croyance celle d'Ali, regardée comme hé-

rétiqne par les autres musulmans de la Barbarie. Ils ne s'allient qu'entre eux, et pratiquent avec la plus scrupuleuse attention jusqu'aux plus menues pratiques usitées dans leur secte. Une de leurs occupations est d'aller acheter des esclaves dans l'intérieur de l'Afrique, et de les revendre aux Juifs et aux Maures, qui les retiennent, pour leur service ou pour les revendre à Constantinople. Quoique la difficulté de traverser, pour aller à eux, un désert sans eau de quatre ou cinq journées, les ait préservés jusqu'ici du joug d'Alger, ils n'y ont pas moins obtenu la direction des bains et des boucheries, et la liberté d'y exercer sous la responsabilité d'un de leurs cheiks quelques autres branches d'une industrie obscure.

On ne voit pas un village dans la province. Elle n'est occupée que par des Arabes errans et très-multipliés. Le bey lui-même campe toute l'année avec le peu de troupes qui sont à ses ordres. Il n'y a de ville que Médie; encore est-elle gouvernée par un commandant particulier nommé par le dey. Ceux qui l'ont visitée lui donnent un mille de circuit. Ses murs sont de boue. Quoiqu'il n'y soit resté aucune trace d'anciens monumens, il est presque démontré que ce furent les Romains qui la bâtirent. Les jardins et les campagnes qui l'entourent ont de la fraîcheur, et fournissent à ses habitans une grande abondance de fruits, de grains, de légumes.

Dans le département de Titteri est le Jurjura, la plus haute montagne de la Barbarie. Elle est principalement formée par des rochers très-escarpés. La difficulté d'y gravir a préservé le pays du joug des Algériens, ou les en a délivrés depuis long-temps. Les peuplades qui en occupent les différens côtés sont presque toujours en guerre. Pour qu'elles suspendent les hostilités, il faut que le Jurjura soit couvert de neige.

Le gouvernement de l'ouest n'a aucune propriété dans le Sahara. Seulement le bey de cette province s'enfonce trop souvent dans le désert jusqu'à dix ou douze journées, pour arracher aux Auladins et aux Aghawats ce qu'ils peuvent avoir gagné avec l'intérieur de l'Afrique ou avec les caravanes allant de Maroc à la Mecque qui s'arrêtent dans ces cantons pour s'y reposer, renouveler leurs provisions, et faire quelques échanges.

Cette province a comme celle de l'est des montagnes, mais en général moins élevées, moins escarpées, moins étendues, et par conséquent moins de peuplades qui se refusent aux impositions et à la dépendance. Ces hauteurs sont coupées par des vallées et par des plaines remplies de tribus arabes, la plupart très-faibles. Toutes doivent fournir un nombre d'hommes pour chaque expédition que l'état juge à propos de faire. Les Duvains sont plus belliqueux que tous les autres. Aussi en compte-t-on un grand